

Armand BERNIER



Par Louis DAUBIER

1984

Poète de l’Air et de l’Eau, Armand Bernier, qui se voulait Ariel, est aussi un poète de la Terre et du Feu, un poète merveilleusement humain et profond. Son oeuvre, pure et frémissante, ne cesse de chanter, pour notre émerveillement, la transfiguration du charnel en spirituel, selon l’élan d’un très haut désir.

Biographie

Né à Braine-l'Alleud en 1902 et décédé à Bruxelles en 1969, poète, conteur et critique littéraire, Armand Bernier est, avant tout, l'auteur de nombreux recueils poétiques, tous regroupés, avec des inédits, en un fort volume de 400 pages, paru aux éditions De Rache, en 1971, sous le simple titre ***Les poèmes d'Armand Bernier***. Il avait en outre publié des récits poétiques, des essais, des albums poétiques, des recueils de pensées et de réflexions, etc...

Titulaire de plusieurs prix littéraires importants, dont le Prix triennal de poésie du Gouvernement et le Grand prix quinquennal de poésie Albert Mockel, ce poète du Monde transparent avait su s'attirer l'amitié et l'admiration d'un Milosz, d'un Hellens, d'un Ghelderode, d'un Robert Vivier, d'un Marcel Arland, etc...

Bibliographie

Poèmes :

- ***Portes obliques***, Verviers, l'Avant-Poste, 1931.
- ***Le carrousel d'ennui***, Verviers, l'Avant-Poste, 1931. Prix Verhaeren
- ***Le voyageur égaré***, Verviers, l'Avant-Poste, 1934. Prix de la Province de Brabant
- ***Le sorcier triste***, Paris, Corrêa, 1936. Prix Polak.
- ***Quatre songes pour détruire le monde***, Verviers, l'Avant-Poste, 1938.
- ***Il y a trop d'étoiles***, Bruges, Stainforth, 1948. Prix triennal de poésie
- ***La famille humaine***, Charleroi, Les Cahiers du Nord, 1941.
- ***Dans les vergers de Dieu***, Charleroi, Les Cahiers du Nord, 1946.
- ***Migration des âmes***, Bruxelles, Éd. des Artistes, 1952. Prix Edgar Poe. Introduction de Marcel Arland.
- ***Le monde transparent***, Bruxelles, Dutilleul, 1956. Grand Prix quinquennal Albert Mockel de l'Académie Royale de Belgique.
- ***L'ami des arbres et des oiseaux***, Bruxelles, Dutilleul, 1954.
- ***Scelta di poesia***, traduction en italien, présentée par Aldo Capasso.
- ***Bruxelles la mal-aimée***, Bruxelles, Les Cahiers des Arts, 1959.
- ***Aux vitres de l'Éternité***, Charleroi, Les Cahiers du Nord, 1963.
- ***Quelques fables, satires, apologues et poèmes***, adaptés en dialecte du Centre hennuyer, Éd. du Mouchon d'Aunia, 1964.
- ***Les poèmes d'Armand Bernier***, Bruxelles, André De Rache, 1971.

Prose :

- ***Symphonie ouvrière***, Bruxelles, l'Églantine, 1934.
- ***Destin de la poésie***, Le Journal des Poètes, Bruxelles, 1936.
- ***Auguste Marin***, Le Poète à l'âme de cristal, Bruxelles, 1945.
- ***Le village des hommes heureux***, Bruges, Stainforth, 1946.
- ***Geneviève de la forêt***, Bruges, Stainforth, 1946.
- ***Pensées et réflexions d'un éphémère***, Bruxelles, Société des écrivains 1965.

Quelques études à consulter :

- Aldo CAPASSO : *La lirica di Armand Bernier*, Il sentiero dell'Arte, 1948.
- Jacques-André SAINTONGE : *Armand Bernier et l'inquiétude métaphysique*, Le Thyse, 1949.
- Roger FOULON : *L'aventure spirituelle d'Armand Bernier*, Jeunes Lettres Hennuyères, 1949.
- Robert VIVIER : *État présent des Lettres françaises de Belgique*, 1949.
- Hubert JUIN : *Armand Bernier*, Le Thyse, 1952.
- Marcel ARLAND : *Armand Bernier. Introduction de Migration des âmes*
- Roger BODART : *Rapport du jury du prix Albert MOCKEL*, bulletin de l'Académie, 1953.
- Marcel HENNART : *L'univers fraternel d'Armand Bernier*, Le Thyse, 1955.
- Joseph DELMELLE : *La haute inquiétude du poète Armand Bernier*, Le bayou, 1956.
- Jeanine MOULIN : *Armand Bernier, poète de l'amour sorcier*, Journal des Poètes, 1956.
- Louis DAUBIER : *Aux vitres de l'éternité*, Journal des Poètes, 1964.
- Claudine Bernier : *Le thème de Dieu dans l'oeuvre d'Armand Bernier*, Marginales, 1970.

Texte et analyse

L'écureuil

*C'était, tout au sommet d'un arbre, un écureuil.
Prudent, il se gardait de rejoindre la terre.
Il dansait dans le vent, multiple et solitaire,
Tel un bûcher sur fond de ciel.*

*Les oiseaux, en passant, lui parlaient de l'espace
Et proposaient : « Viens-tu jouer dans les nuages ? »
Mais il savait que c'est au faite des feuillages
Que Dieu avait marqué sa place.*

*Je suis pareil à l'écureuil de cette fable,
Trop léger pour le sol et trop lourd pour flotter,
Toujours à la merci d'un équilibre instable
Entre l'argile et la clarté.*

(Les poèmes d'Armand Bernier, p. 176)

Fable lyrique confiée à mi-voix, et débouchant sur une confession sans équivoque (*Je suis pareil à l'écureuil de cette fable...*) d'où se dégagent toute la personnalité, toute l'originalité d'Armand Bernier, toute sa sensibilité aussi, tout son être profond. Style très classique : unité, dépouillement – dénuement presque – grâce, élégance, pureté, confèrent à ce récit-enseignement un charme discret et pudique, d'une authenticité poignante : *Toujours à la merci d'un équilibre instable...*

Analyse

a) de l'ensemble.

Les deux premières strophes constituent la fable proprement dite, et la troisième, son enseignement. Il s'agit, en somme, d'un autoportrait moral et sensible qui s'efforce de dégager l'essentiel d'une personnalité

et d'un art situés, et déchirés, entre *l'argile* (c'est-à-dire, «l'ici-bas», la Terre, la Matière) et la *clarté* (c'est-à-dire, le ciel, l'idéal, la spiritualité, la cime des aspirations les plus pures...)

b) des différentes parties

La première strophe présente un portrait «en mouvement» de l'écureuil, sa situation habituelle : *au sommet d'un arbre*, sa méfiance vis-à-vis de la terre : *Prudent, il se gardait...*, sa légèreté dansée (au sein d'un des éléments les plus chantés par Armand Bernier, le vent), l'ardeur de son pelage : *Tel un bûcher...*, sa solitude, multipliée au gré d'incessants déplacements.

La deuxième strophe pourrait s'intituler : **La Tentation**. Les oiseaux (qui tiennent dans l'univers et le bestiaire d'Armand Bernier une place capitale) proposent à l'écureuil de les rejoindre dans le ciel : *Viens-tu jouer... ?* Offre toutefois refusée : *Mais il savait...* Car ne convient-il pas à chacun de garder cette place que Dieu lui a assignée ? Et n'est-ce pas, plus précisément, au sommet des arbres - frémissante présence si chère à l'auteur - que se situe sa vocation ? L'écureuil symbolique est un sage (*mais il savait...*) assez lucide pour s'apercevoir que Dieu ne lui a pas *marqué* sa place sans raison : il se sent et se sait, tour à tour, trop léger pour vivre sur la terre, et trop lourd pour s'arracher tout à fait à la pesanteur. D'où le rêve d'un équilibre, jamais atteint, entre la tentation terrestre et la tentation céleste, entre les charmes de notre petite planète, avec ses bois, ses forêts, ses rivières, ses soleils et, ce gouffre d'en-haut, dont le dernier recueil d'Armand Bernier *Aux vitres de l'éternité* devait nous entrouvrir les vertiges..

c) étudions à présent le poème de plus près, vers après vers. Ce faisant, nous l'intérioriserons davantage, tout en analysant plus systématiquement les procédés utilisés, lesquels, pour être en apparence tout simples, n'en témoignent pas moins d'un art très étudié, très efficace et très sûr, dont nombre de tâcherons d'aujourd'hui feraient bien de s'inspirer...

Admirons au vers N° 1 le naturel – sans détour et sans brusquerie à la fois – de la présentation : *C'était, tout au sommet d'un arbre...* La tournure

familière *C'était* est habilement séparée de ce qu'elle désigne par le complément circonstanciel *au sommet de l'arbre* qui, retardant le mot *écureuil*, le valorise à la rime, tout en y focalisant le regard du lecteur (comme dans la réalité, celle d'un observateur qui chercherait à localiser la bête. Songeons à l'oeil d'un naturaliste, éventuellement prolongé par celui d'une caméra, s'immobilisant sur l'adorable apparition : *Un écureuil*.)

Au vers 2 (*Prudent...*) l'auteur souligne une attitude bien caractéristique de son double : sa méfiance à regagner la terre, et sa complaisance, au contraire, à s'éjouir, *multiple et solitaire*, (vers 3) dans l'air des cimes. Admirons le choix de ces deux épithètes détachées, «multiple» et «solitaire», si étonnamment et si justement réunies. Cela donne «à voir» de manière saisissante ce gnome ravissant, ardent et solitaire, qui semble «se multiplier» miraculeusement au gré de ses brusques vagabondages dans les branches.

Tel un bûcher sur fond de ciel (vers 4) immobilise un bel et long instant, dans une ardente et saisissante image, la fascinante apparition, d'autant que le quatrain abandonne, en ce quatrième vers, l'alexandrin pour l'**octosyllabe** : judicieuse valorisation de la comparaison par un changement de mètre, procédé qui sera repris, aux mêmes fins, aux vers 8 et 12.

La deuxième strophe est celle qui oriente délibérément le poème vers la fable, en imaginant entre les oiseaux et l'écureuil un merveilleux dialogue : *Viens-tu jouer...* Le beau mot *espace*, valorisé à la rime et préparant les *sonorités jumelles de place* (v.8), en association avec *images, oiseaux, jeu...*, suggère bien la fascinante étendue où se joue la gent ailée, libérée de la pesanteur... *Mais* (v.7), conjonction de coordination d'opposition, indique avec beaucoup de netteté, la réponse à la tentation. Il n'est pas question pour le double du poète d'oublier où doit se situer sa vie : c'est bien *au faite des feuillages* ! Observons ici, la mise en évidence du complément circonstanciel de lieu antéposé grâce au gallicisme *c'est qui*. Les vers 3 et 4 de cette seconde strophe sont scandés avec beaucoup d'énergie : importance de la voyelle **a**, répétition de **f** (*faite du feuillage*), force du verbe *marquer*, du nom *place*, accents très fermes sur *savait, faite, feuillage, Dieu, marqué, place...* Pas question, vraiment de s'égarer dans un ailleurs trop séducteur, vers des territoires réservés à d'autres...

Avec une simplicité, une modestie, un naturel de ton et de confession particulièrement émouvants, la dernière strophe précise et explicite la comparaison qu'un lecteur attentif., progressivement, pressentait : *Je suis pareil à l'écureuil de cette fable...* Poétique et essentielle analogie ! Après le portrait et l'anecdote, l'auteur propose l'interprétation symbolique. N'est-ce pas dans la tradition du bestiaire comme de la fable ?

Le présent de l'indicatif succède à l'imparfait, le *je* lyrique, au récit à la troisième personne. Le vers 10, où s'opposent fortement les épithètes et leurs compléments (*trop léger pour le sol... ; trop lourd pour flotter*), présente un très frappant parallélisme de construction dans les deux hémistiches. L'identité du tour y accentue heureusement les mots en antithèse (*léger, sol/lourd, flotter*) suggérant ainsi les deux plateaux d'une balance à l'équilibre toujours incertain, *instable*, entre des tentations contraires (exemple : dernier vers).

Conclusion :

Au coeur d'un des maîtres recueils *Il y a trop d'étoiles*, 1948, où il prendra ultérieurement place en *addenda* (1954), notre poème est également au centre de toute l'oeuvre poétique d'Armand Bernier. Après la lecture proposée, ce serait, avec de grands élèves, une bien intéressante démonstration à tenter et à illustrer. C'est qu'il est des «poèmes-clés» reflétant en quelque sorte la totalité de l'univers imaginaire et sensible d'un poète, avec les conflits, les tentations et les solutions que cela suppose, et dont témoignent, avec les mots clés, les images, les structures, les inflexions, les scansion d'une voix unique. *Entre l'argile et la clarté*, l'écureuil témoignera toujours de la double postulation du *Monde transparent* d'Armand Bernier, fasciné, comme André Gide, par un art qui, *parti de l'inquiétude, tend à la sérénité*.

Choix de textes

*De ce village sérien
d'où dévalait le vent du Sud porteur d'oiseaux,
que reste-t-il ? Rien qu'un beau nom dans mes oreilles,
comme une goutte d'eau, sous une feuille, après la pluie.
Ce clair visage au seuil de l'ombre,
je ne sais plus si c'est ma mère
ou l'aube. Mère comme tu me fuis.
Et vous, mon père, que les nombres
ont éloigné de Dieu, ah ! comme vous fuyez.
Ainsi, l'eau verte, par les mailles
d'un filet ? Ainsi le jour
par une vitre.*

(p. 111)

*O ma mère, à ton signe
le monde s'approchait.
C'était le temps des sortilèges,
le temps de la première neige
et de l'oiseau ressuscité.
Une branche, la nuit,
dormait sur mon épaule
et le vent était bleu
et le moulin chantait :
— « Ne va plus à l'école ».
O ma mère, à ton signe,
le monde s'approchait .*

*Maintenant, je sais que le temps t'efface,
qu'un jour, mes bras ne te trouveront plus,
que tu seras de cendre et d'ombre.
La terre, parfois n'est plus sous mes pieds.
Je flotte et les murs de la ville*

Armand BERNIER - 14

*se laissent traverser.
Parfois, mon corps a disparu
et je le retrouve au bord de la mer
ou parmi de grands pâturages.*

p. 114.

à Roger Bodart

*Louez Dieu pour moi, mon frère l'oiseau.
Votre langage est toute certitude.
Le mien hésite au seuil de l'altitude
Et je parle bas, comme les roseaux.*

*Car je ne suis rien qu'un roseau qui chante
Et, de le savoir, craint de mal chanter.
La rose qui s'ouvre est une ignorante,
Mais quel éclatant cri de vérité !*

*Je voudrais aussi crier : Dieu existe
Et prête sa joie sonore à mon chant.
Je ne puis, hélas, pencher qu'un front triste
Sur mon corps de chair, debout dans le vent.*

*J'appelle la mer. Je nomme une étoile.
Je jette un poème au sein de la nuit.
Qu'est-ce tout cela, si je n'ai point d'âme
Et que font les mots, sinon un vain bruit ?*

p. 147.

à Germaine Wallet

*Une païenne m'a dit :
Tout m'est joie. Cette lumière
Qui faisait battre mes cils,
Et le vent et l'air aussi,*

*Tout m'est joie. La rose en feu
Qu'au jardin j'ai respirée,
Et la biche rencontrée
Je les mêle à mon plaisir.*

*De l'univers, tout m'enivre.
Il m'a prise et je l'ai pris.
Le miracle, c'est de vivre
Et d'en connaître le prix.*

p. 157.

Un jour, Dieu...

*Un jour, Dieu sera devant moi,
sur une terre si légère,
qu'on n'entendra nul bruit de pas.
Parmi des choses si légères
qu'elles n'auront plus d'ombre.
Un jour, Dieu sera devant moi.*

*(Il y aura des peuples d'oiseaux
qui chanteront doucement, comme en rêve)*

*Je chercherai, pour parler à Dieu,
des mots d'enfant,
les plus beaux mots de grâce.
Je ne pourrai que me taire longtemps
Et Dieu dira : « Pleure. Pleure à présent,
ô toi qui n'osais plus pleurer devant les hommes ».*

(p. 187)

Un oiseau blanc fuira

*Ce sera comme un très lent sommeil :
Je verrai les être vivants, à travers une vitre,
Dans la plus belle eau du monde.*

*Ce sera comme un très lent sommeil :
Déjà, je ne pourrai plus répondre aux paroles
Et dirai, pour moi seul, sans remuer les lèvres :
– Voici la route d’ombre et d’or.*

*Ce sera comme un très lent sommeil :
Un oiseau blanc fuira soudain dans la clarté,
Pour annoncer à Dieu, qu’une âme va quitter
Le corps qui l’enfermait dans sa courbe d’argile.*

p. 293.

Beaucoup de soldats...

*Beaucoup de soldats passèrent.
— De quel pays venaient-ils ?
beaucoup de soldats passèrent.
— Quelle langue parlaient-ils ?
Je n’en sais plus rien, mon frère,
Car c’était au temps des guerres.
— Lesquels ont été vainqueurs ?
— Les soldats sont morts, mon frère,
Maudits les mauvais bergers !
Les soldats sont morts, mon frère,
Et les morts, me dit mon cœur,
Ne sont plus des étrangers...*

(p. 206)

*La pluie tombait très doucement sur le village.
— Buvons, répétaient les feuillages.
Buvons, l’herbe ruisselle
Et les oiseaux mouillent leurs ailes.
La pluie tombait très doucement sur le village.
— Dame pluie, pensait le cheval en robe brune,
Éloigne de mes yeux les mouches importunes.*

*La pluie tombait très doucement sur le village.
— Qu'il pleuve, ordonnaient les rainettes.
La mare où nous vivons sera profonde et verte.
La pluie tombait très doucement sur le village.*

*— Mais toi, chantait la pluie au paysan,
Ne me dis rien, ô grand taiseux, je te comprends.
La pluie tombait très doucement sur le village.*

p. 213.

L'admirable visite

*Je suis tout seul, égaré dans la nuit,
entre la lampe et la croisée ouverte,
tout seul, sans savoir si vraiment j'existe
ou si, plutôt, je rêve que je vis
entre la lampe et la croisée ouverte.
Je suis tout seul, égaré dans la nuit.*

*Merci, ma pauvre soeur, brune chauve-souris,
d'être venue effleurer ma fenêtre.
Je ne suis plus abandonné, car tu m'as pris
dans ton sillage. O monstre presque oiseau,
infirmes enfant de Dieu, pourvoyeuse d'étoiles
visiteuse nocturne et providentielle
je te suivrai, jusqu'à l'aurore, dans le ciel,
chauve-souris, belle ombre, âme de l'ombre.*

(p. 331)

Aux vitres de l'éternité

*Dans la quête de Dieu qu'est ma peur du néant
Une voix m'affirmait que les feux de l'espace
S'allument au signal d'un maître tout-puissant.*

*Une autre répondait que sphères et spirales
N'eurent de créateur, ni d'ordre, ni de sens,
Et que c'est au hasard que naissent les étoiles.*

*Poète, je vivrai surtout pour la beauté.
Sommeille, mon esprit, s'il est vain que je pense,
Moi, l'humble insecte, aux vitres de l'éternité.*

(p. 339)

L'HOMME ET L'HUMANITÉ

*Nous, frêles passagers d'une sphère perdue
Errant, depuis combien de temps, dans l'étendue,
Nous, à qui le hasard seul a permis de naître
Et qui devons mourir sans vraiment nous connaître
Et sans savoir pourquoi nous avons existé ;
Nous, que rien ne fascine autant que la clarté
Et n'avons, pour esprit, qu'une lanterne sourde ;
Nous, qui foulons le sol d'une démarche lourde
Quand notre âme, en secret, nous parle de flotter ;
Nous, qui tremblons, parfois, devant l'immensité ;
Nous d'argile et d'azur emmêlés, nous les hommes,
Que nous sommes petits, dans l'instant où nous sommes,
Mais que grande est l'humanité !*

p. 351.

à Louis Daubier

*Bel oiseau que je vois monter dans la lumière,
Clair élan d'une joie, aile d'une prière
Et pur jaillissement d'une fable d'aurore,
Oiseau qui dis à Dieu : – Je chante, donc j'adore –,
Je chante aussi, je chante ainsi que je respire.*

*Oiseau, je suis ton frère, oiseau, je suis Ariel.
J'ai toujours sur la lèvre un message de ciel
Et quand je me tairai, ce sera pour mourir.*

Synthèse

Dans les textes d'Armand Bernier, l'*air* circule, la phrase et la vision respirent, et le poète aspire. Dieu sera l'incarnation obsédante de cette aspiration, de cette quête haute, de cette insatiable soif. Le *vent* accompagne fidèlement le poète. *Trembler* est un mot qui, avec ses synonymes, revient constamment sous sa plume. Expression tantôt d'un univers craintif, celui des bêtes et des fleurs les plus douces, les fragiles, celles qui ont le plus à craindre des hommes : la biche, le faon, l'oiseau, l'anémone ; tantôt du frémissement de la vie, de la palpitation universelle. Le tremblement du végétal, de l'arbre en particulier, cet arbre que le sorcier triste a rêvé de devenir, est signe d'une ferveur vitale et sacrée. La *branche* de l'arbre, Armand Bernier l'a beaucoup célébrée et nous ne devrions pas oublier un de ses vœux poétiques, une de ses volontés poétiques les plus précises : déposer sur sa tombe, cueillie près d'une source, *cette fraîcheur de ciel et d'eau*. Tendresse d'Armand Bernier pour la branche ! Dans sa grâce aérienne, lavée par la pluie, tremblant dans le vent pur, s'inclinant à peine sous l'oiseau qui s'y pose, vivant à *mi-ciel*, elle résume pour lui le bonheur, la beauté, la pureté du monde. Armand Bernier est d'abord un poète de *mi-ciel*. C'est pourquoi, notamment, l'écureuil lui est cher.

Mais Armand Bernier chante aussi la *terre* qu'il appelle presque toujours *l'argile*. Il célèbre aussi le *feu*, mais au début tout au moins, prudemment. Il faudra qu'il transporte cet élément dangereux dans le lointain des *espaces stellaires* pour que son adoration (car sa poésie de célébration est une poésie d'adoration) se donne libre cours, si j'ose dire, car rien n'est plus contenu que les élans et les ferveurs de ce poète, rien n'est plus mesuré que son chant, que cette *voix sensible du monde*. Cet hymne aux *grands brasiers de l'espace* montera dans son dernier recueil où déjà, il était retourné aux nébuleuses, âme délestée de son corps. À ce moment, la transparence n'est plus dans l'*eau sa toujours secrète préférée*, dans l'*air* ; dans l'*oiseau*, dans le *caillou*, ce mal-aimé, dans les *yeux des enfants*, qui sont les *fenêtres du monde*, elle est dans ce qui l'ouvre à l'éternité. *Le front aux vitres comme font les vieillards de chagrin* ; Éluard, Marin, Bernier... Quelle gravité dans le chant de celui qui s'est vu *moi*,

l'humble insecte aux vitres de l'Éternité! Poésie de l'interrogation, de l'inquiétude, poésie de l'âme, de la transparence, de la *lucidité*. Sans doute Armand Bernier, cet inquiet si injustement et si cruellement délaissé à la fin de sa vie, a-t-il été jusqu'à douter d'une oeuvre qui s'était acquise la haute estime d'un Supervielle, d'un Milosz, d'un Bachelard, d'un Arland, d'une influence que les plus obscurs, dont je suis, ne sont pas près d'oublier... Ce frère d'*Ariel* qui aurait pu être notre *Joubert*, s'il avait cultivé davantage le genre de «Réflexions», n'est-il pas allé jusqu'à craindre de ne laisser **aucune trace**? Mais ce faisant et ce disant, il achevait une oeuvre unique, merveilleusement équilibrée, assurée de sa permanence. Sans doute Armand Bernier aura cherché Dieu (*l'invisible évidence*) sans jamais vraiment le trouver. Mais n'est-il pas dans chacun de ses poèmes - gouttes d'eau et de lumière où *la forêt tient toute* - ce Dieu de beauté, de grâce et d'amour?

Armand Bernier, j'en suis persuadé intimement, a été heureux par la poésie, son destin. Chacun de ses poèmes l'atteste à l'envi. Jusque dans l'amertume, l'amour des hommes, des femmes, de la vie, des enfants, de la nature, l'a emporté chez lui sur les déceptions et les souffrances de l'existence. Grave, je le répète pour finir, mais **heureuse et qui rend heureux**, sa poésie rayonne et rayonnera.

Louis DAUBIER
Professeur honoraire à l'École Normale de Berkendael
et au Conservatoire royal de Bruxelles

Le 21 novembre 1963, Robert Vivier adressait à Armand Bernier une longue lettre dont nous retranscrivons ici quelques passages.

[...]

Mais surtout, vous m'avez envoyé ce livre de poésie que j'attendais et qui ne m'a pas déçu. Petit livre où votre sensibilité, votre préoccupation fondamentale et votre style se contiennent avec une admirable constance, et qui vient tout naturellement se mettre à la suite de votre grand oeuvre. Et cela avec autant de mélancolie sans doute que de ferveur. Transparent, le monde, oui, mais limité pour notre esprit par cette vitre qui nous laisse entrevoir l'infini mais ne nous permet pas de le toucher et de l'étreindre. Vous avez toujours eu l'ambition métaphysique, mais celle-ci ne vous entraîne jamais à l'affirmation téméraire. Au contraire, un sens très sûr du concret, du réel qui est à notre portée et à la mesure propre à notre esprit, vous retient en dépit de l'élan sentimental, et vous avez le courage intellectuel de dire avec tristesse à l'intelligence : non, tu ne peux pas aller plus loin.

Je crois que la valeur profonde de votre message c'est ce balancement du désir et de la lucidité, balancement qui me semble embrasser très exactement la bipolarité de l'être humain. Mais je pense aussi que si cette nouvelle oeuvre, qui à certains égards corrige ce que votre poésie précédente paraissait parfois avoir d'un peu trop hasardé du côté de l'assurance mystique, peut rencontrer une certaine réticence chez certains lecteurs d'aujourd'hui, c'est précisément à cause de cette vérité, de ce courage de raison, que personnellement j'apprécie en vous comme votre plus humaine qualité. Notre temps, en poésie, n'est ni à la raison, ni à la vérité. Il aime l'artifice, il feint la grandeur et la profondeur, se gargarise de métaphores qu'il prend pour des illuminations de vérité, et se vautre dans l'irrationnel avec délices. Emphase, complication, voilà les péchés de notre âge baroque. Je vous sais gré d'y demeurer imperturbablement étranger, et de nous parler des choses les plus grandes avec une simplicité de mots, un naturel de ton et d'accent, où je ne cesse de sentir l'authentique et l'intime. Et il y a aussi les choses qui ne sont qu'à vous. Le don de sympathie (« L'admirable visite », par exemple) [...]

de l'aveu, qui nous surprend en même temps
comme votre aveu à vous mais aussi comme
le nôtre à tous (devant "un grand" nest serlin,
en quand vous parlez à votre mère). Beaucoup de
mises-complexités d'ignorance nous passeront, mais cela restera.

Voilà quelques-unes des raisons qui font
votre livre émouvant, pressant, fraternel.
Ni vous, ni personne, ne peut empêcher qu'il
soit mélancolique: c'est la faute à la nature
de l'homme et à la nature des choses. Ce
qui est beau, c'est qu'il ose l'aveu de cette
mélancolie, et c'est aussi qu'on y sente
persister la femme première et l'amour.

Merci donc, mon cher Bernier. Pardonnez-
moi de vous dire ce merci avec un retard
qui a pu faire naître en vous l'inquié-
tude. Et merci, égoïstement, pour cette
inquiétude qui me touche, comme un
signe profond d'amitié.

Une pensée bien cordiale aux vôtres.

Robert Vivier